

LIVRET NUMERIQUE – Symposiums

Symposium : « Philosophie, psychologie et sociologie : Changements cognitifs et choix de carrière (1870-1930) ». Coordinateur : Marc Joly

Louis Pinto

Introduction : « questions de frontières »

Je propose ici des réflexions de sociologue sur des questions de frontières entre disciplines, en partant de l'idée simple que (se) définir c'est (se) délimiter. A côté d'un impérialisme, souvent dénoncé de part et d'autre de la frontière, il existe une autre tentation, inverse celle-là, de mauvaise conscience : contre une vision dure des délimitations disciplinaires, on concède à l'autre discipline non seulement des qualités de toutes sortes mais également une valeur de référence exemplaire.

La première frontière envisagée est celle de la philosophie et de la sociologie. Traditionnellement, les philosophes disposent de deux modes de défense, l'anti-naturalisme et l'antiobjectivisme. Le premier concerne la menace du relativisme et du réductionnisme. Le second met en avant une logique spécifique non réductible à l'objectivation scientifique. Un certain nombre de sociologues se sont montrés vulnérables au second et ont célébré diverses formes d'inclassable qui « résistent » à l'objectivation.

Deuxième frontière, celle entre la psychologie et la sociologie. La confrontation entre les analyses sur le suicide de Durkheim et de Halbwachs offre une bonne illustration des divergences méthodologiques et théoriques sur le rapport entre les disciplines, c'est-à-dire sur leur identité et leur programme.

Michel Lallement

« Philosophie et analyse sociologique des classes sociales : Edmond Goblot »

Philosophe français spécialiste de logique, Edmond Goblot (1858-1935) est avant tout connu de nos jours pour un essai de sociologie, *La Barrière et le niveau* (1925), qui pose pour la première fois les fondements d'une théorie de la distinction sociale. Délaissant l'analyse matérialiste des classes au profit d'une perspective culturelle originale, Edmond Goblot décrypte sans complaisance les mœurs de la bourgeoisie française, monde qu'il connaît d'autant mieux qu'il en est lui-même issu.

Étayée par de nombreux documents d'archives, cette communication est fondée sur un double-parti pris de méthode : le refus d'abord de séparer les trajectoires biographiques et intellectuelles de Goblot de ses œuvres, y compris les plus abstraites ; la volonté ensuite d'inscrire le travail de Goblot dans des espaces sociaux (à commencer par celui de la philosophie française de la III^e République) à partir desquels il est possible de donner un sens sociologiquement aux travaux du philosophe.

La communication sera structurée à partir de trois développements majeurs.

Dans un premier temps, nous regarderons comment l'histoire sociale de la famille Goblot-Dubois incarne à elle seule la dynamique théorisée ultérieurement dans *La Barrière et le niveau*.

Dans un second temps, nous analyserons la position occupée par Goblot dans l'espace de la philosophie française, espace à la fois clivé intellectuellement et en pleine recomposition institutionnelle. Les relations entre Goblot, Durkheim et Bergson s'avèrent, de ce point de vue, particulièrement intéressantes à considérer.

Enfin, nous mettrons en évidence le fait que *La Barrière et le niveau* doit avant tout être considéré comme un ouvrage de logique relationnelle non formelle, dont l'un des enjeux consiste à dénoncer la facticité d'un groupe – la bourgeoisie – qui use de maints paralogismes afin de s'instituer en classe.

Michel Lallement est professeur de sociologie au CNAM (Lise-CNRS). Il vient de faire paraître *Edmond Goblot, la bourgeoisie et la distinction sociale* (Les Belles Lettres, Histoire de profil, Paris, 2015).

Thibaud Trochu

« Théodule Ribot (1939-1916), une stratégie de rupture avec la philosophie ? »

Théodule Ribot fut un acteur remarquable de la communauté philosophique nationale sous la Troisième République. De fait, l'historiographie des sciences de l'homme a reconnu son rôle central dans l'institutionnalisation de la « psychologie scientifique » en France (il est élu au Collège de France en 1888 à une chaire de « psychologie expérimentale et comparée ») et dans le renouvellement éditorial de la production philosophique par la fondation puis la direction de la *Revue philosophique de la France et de l'Etranger* à partir de 1876 et jusqu'à sa disparition en 1916. Or, les travaux qui ont examiné son parcours ont montré comment Ribot a développé ses activités sur la base d'une opposition déclarée envers les normes, les codes et certaines des figures d'autorité de « l'orthodoxie » philosophique de l'époque. Dès lors, quels ont été les termes de cette confrontation avec la discipline dont il était pourtant issu ?

Ancien élève de l'ENS (1862-1865), agrégé de philosophie (1866), puis professeur de Lycée de Vesoul (1866-1868) et de Laval (1868-1872), il obtient en 1872 du Ministère de l'Instruction Publique un « congé d'inactivité » pour achever sa thèse qui porte sur « l'hérédité psychologique ». Ce travail soutenu en 1873 à la faculté de Lettres de l'université de Paris n'est pas sans avoir suscité des débats houleux puisque les professeurs de la Sorbonne chargés de l'évaluer (dont Paul Janet et Elme Caro) ont tous relevé la subversion des codes de l'exercice : dans son texte, il intégrait des données issues des sciences biologiques et il promouvait « l'esprit positif » par la mise en cause de la pertinence du questionnement métaphysique. Bien que promu au titre de docteur, cette attitude dissonante le plaçait aux marges de l'institution philosophique pendant plus de 10 ans. Une position qu'il parvint cependant à compenser très largement par son statut de « directeur de la *Revue Philosophique* ».

Par une approche prosopographique et par la mobilisation d'un certains nombre de documents d'archives (correspondances, dossier personnel du Ministère de l'Instruction publiques, rapport de thèse), nous proposerons une analyse des stratégies de carrières de Théodule Ribot dans l'espace des possibles intellectuels et institutionnels de son temps, avec une attention particulière à ses tentatives de subversion des normes de l'institution et de la production philosophiques et à sa contribution dans l'émergence de la psychologie puis de la sociologie.

Thibaud Trochu est docteur en philosophie de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a soutenu en 2015 une thèse intitulée « William James et la psychologie des 'états seconds' » sous la direction de Christiane Chauviré. Ce travail doit paraître en 2016 chez CNRS éditions. Ses

recherches portent sur l'histoire transnationale des savoirs « psys », les rapports des sciences sociales et de la philosophie et l'histoire de l'enseignement philosophique en France aux XIXe et XXe siècles.

Marc Joly

« De la philosophie à la sociologie : Norbert Elias »

Symposium « De la spatialité, des lieux et de la circulation : comment la géographie peut-elle contribuer à faire l'histoire des sciences ? ».

Coordinatrice : Laura Péaud.

Résumé du symposium

La géographie contribue à l'histoire des sciences, en particulier à travers l'apport de géographes qui se font les historiens de leur propre discipline. Mais depuis une vingtaine d'années, les géographes ne se contentent pas de proposer des contributions ponctuelles, ils investissent le champ des méthodes, des pratiques et des outils et participent au renouvellement récent des approches en histoire des sciences. Avec cette évolution, la spatialité est affirmée comme une catégorie pertinente pour interroger les faits sociaux et historiques. Traditionnellement développée dans tous les domaines de l'histoire des sciences, en particulier dans la sphère anglophone (Livingstone et Withers, 1999, 2005 ; Livingstone, 2003 ; Withers, 2007), mais aussi française (Jacob, 2007 ; Serres, 1989), l'approche spatiale est curieusement peu mobilisée en géographie par des géographes désireux de contribuer à l'épistémologie de leur propre savoir. Ce renouveau s'inscrit dans le cadre de ce qu'on appelle le tournant spatial, ou *spatial turn*. Parmi les auteurs qui proposent une réflexion théorique à ce sujet, on citera J.-M. Besse dont les travaux portent depuis plusieurs années sur l'histoire de la géographie. Dans un article de 2004, il résume l'intérêt de l'approche spatiale pour l'histoire des sciences et pose par la même la légitimité du recourir à l'expertise géographique :

Il faut aller plus loin, surtout, que l'idée selon laquelle l'espace constitue un simple cadre ou un contexte de l'analyse. Il faut considérer l'espace comme une dimension déterminante dans la fabrication du savoir scientifique, et, surtout, comme une clé pour la compréhension des mécanismes de cette fabrication. En particulier, il faut s'intéresser plus précisément aux spatialités, matérielles et symboliques, qui sont mises en œuvre dans la production, la diffusion et la réception des idées scientifiques considérées du point de vue social mais aussi du point de vue logique et méthodologique. (Besse, 2004 : 404)

Il propose un guide thématique et méthodologique, sous la forme de trois directions de recherche : pour qui s'intéresse à la dimension spatiale de l'histoire des sciences.

- l'organisation des espaces du savoir géographique ; - les parcours effectués concrètement par l'information géographique au sein de ces espaces ; - les représentations spatiales ou exactement les schèmes spatiaux constitutifs du savoir géographique (*ibid.* : 406)

Par ailleurs, J.-M. Besse insiste sur l'intérêt de la représentation cartographique en analyse spatiale des sciences (Besse, 2010). Cet ensemble de propositions fait écho à d'autres travaux de géographes (Clerc, 2013 ; Cuyala, 2014 ; Eckert et Baron, 2013) mais reste relativement peu

développe. Il recèle cependant une grande portée heuristique, dans la mesure où elle permet à la géographie de participer activement à l'édifice théorique et méthodologique du *spatial turn* et donc au champ plus vaste de l'histoire des sciences.

A travers cinq contributions, cette table-ronde entend donc montrer en quoi les outils et concepts de la géographie contribuent à faire l'histoire des sciences géographiques et en quoi l'approche par la/les spatialité(s) lui confère du sens :

- une intervention de Sylvain Cuyala portera sur l'analyse d'un mouvement scientifique et sa diffusion, à travers le cas de la géographie théorique et quantitative francophone européenne ;
- Federico Ferretti présentera lui une communication sur 'Le *spatial turn* comme outil de la recherche en histoire des sciences : spatialités des réseaux scientifiques et militants des géographes anarchistes en Suisse et en Europe (19^e – 20^e siècle) ;
- Pascal Clerc se penchera sur la structuration d'un espace de savoirs relatifs aux savoirs sur l'espace. Il montrera en quoi les distances, les représentations spatiales, les lieux de savoir, les espaces de légitimité de celui-ci, les processus de concentration et diffusion des connaissances participent de l'élaboration d'un espace local de savoirs sur le monde à Lyon à la fin du XIX^e siècle ;
- enfin, Laura Péaud explorera la spatialité d'un géographe, Alexander von Humboldt, et montrera en quoi l'entrée par les lieux et les processus de circulation ouvre de nouvelles perspectives de recherche.

Marie-Claire Robic proposera quelques commentaires en forme de conclusion et d'ouverture et structurera le débat qui suivra les interventions.

Bibliographie indicative :

Berthelot J.-M., Martin O., Collinet C. (2005), *Savoirs et savants. Les études de la science en France*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Science, histoire et société, 282 p.

Besse J.-M. (2004), « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVI^e siècle », *MEFRIM*, vol. 116, pp. 401-422.

Besse J.-M. (2010), « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts, l'*Espace géographique*, vol. 39, pp. 211-224.

Clerc P. (2013), « Les espaces du géographique. Acteurs locaux et savoirs coloniaux à Lyon des années 1850 à l'entre-deux-guerres », Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris 1, EHGO UMR Géographie-Cités, 358 p.

Cuyala S. (2014), « Analyse spatio-temporelle d'un mouvement scientifique. L'exemple de la géographie théorique et quantitative européenne francophone », Thèse de doctorat de géographie, Université Paris 1, UMR Géographie-Cités, 452 p.

Eckert D., Baron M. (2013), « Construire une géographie de la science », *M@ppemonde*, n°110.

Jacob C. (dir.) (2007), *Lieux de savoir. 1. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 1277 p.

Livingstone D.N. (1995), « The spaces of knowledge: contributions toward a historical geography of science », *Environment and planning. Society and space*, pp. 13-42.

Livingstone D.N. (2003), *Putting Science in Its Place: Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press, 234 p.

Livingstone D.N., Withers C.W.J. (dir.) (2011), *Geographies of Nineteenth-Century Science*, Chicago,

University of Chicago Press, 526p.

Serres M. (dir.) (2003 [1989]), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 890 p.

Staszak J.-F. (2001), « La géographie », dans Berthelot J.-M., *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Premier cycle, 593 p.

Withers C.W.J. (2007), *Placing the Enlightenment: Thinking Geographically about the Age of Reason*, Chicago, Londres, University of Chicago Press, 330 p.

Résumés des communications individuelles

Communication A : « De l'apport de l'analyse spatiale en *Science Studies*. L'exemple de l'étude des mouvements scientifiques. »

Dr Sylvain Cuyala, post-doctorat, UMR Géographie-Cités, CNRS, Paris.

L'objectif initial de cette communication consiste en l'étude de la dynamique scientifique des sciences humaines et sociales, et en particulier, du développement d'un courant nommé « géographie théorique et quantitative » qui s'est développé depuis le début des années 1970 en Europe francophone. Rarement appréhendé comme un objet d'étude spécifique, ce sous-champ particulier est ici analysé dans ses configurations spatiales, ses variations temporelles et ses caractéristiques socio-démographiques, qui ont conduit à une modification importante du champ de la géographie au cours des cinq dernières décennies.

Pour ce faire, mon choix est de mettre en œuvre un cadre d'analyse présenté par deux chercheurs nord-américains, Scott Frickel et Neil Gross (2005), sous l'appellation de « théorie générale d'un mouvement scientifique ou intellectuel ». Surtout, je propose de compléter ce cadre théorique par une approche de géographie de la science, une orientation de recherche en plein développement et qui comporte déjà de nombreuses variantes théoriques et méthodologiques. Enfin, mon cas d'étude relève de l'histoire du temps présent (Bédarida, 2001), en ce sens qu'il mobilise des acteurs pour la plupart vivants, constituant une archive orale. Ceci mobilise plusieurs disciplines parmi lesquels la sociologie, la géographie et l'histoire. Le tout participe du champ des études sur la science (Berthelot et al., 2005).

Étant géographe de formation, étudier la dimension spatiale d'un mouvement scientifique m'a semblé pertinent. L'introduction de cette dimension permet de faire apparaître la répartition spatiale et les modes de diffusion d'un mouvement. Pour ce faire, les savoir-faire de l'analyse spatiale sont mobilisés. Cette démarche spatio-temporelle conduit à penser qu'il existe des relations entre la diffusion spatiale du mouvement et sa structuration temporelle et socio-démographique.

Deux grands types de matériaux sont mobilisés : archivistique (Répertoire des géographes, revues ou listes de communications à des colloques spécialisés) et mémoriel (sur la base de 58 entretiens semi-directifs). L'analyse de ces corpus combine des méthodes quantitatives (de la théorie des graphes à l'analyse de la spécialisation des unités géographiques) et qualitatives (analyse thématique et sémantique des corpus et des entretiens des acteurs).

Deux types de résultats peuvent être montrés. Tout d'abord, d'un point de vue thématique, mes analyses conduisent à distinguer quatre périodes dans la dynamique du mouvement théorique et quantitatif. Par ailleurs, d'un point de vue théorique, ce travail enrichit principalement sur deux points le cadre proposé par S. Frickel et N. Gross (2005). Premièrement, j'ai mis en évidence le rôle important d'une période de préhistoire du mouvement dans sa cristallisation, en complément des trois périodes qui composent la matrice temporelle de la théorie de ces sociologues. Deuxièmement, j'ai montré l'intérêt d'incorporer dans leur cadre d'analyse la prise

en compte des logiques spatiales de développement d'un mouvement scientifique. Ainsi, différentes procédures ont permis de montrer que la spatialisation faisait bien partie des différentes étapes des processus de structuration d'un mouvement scientifique. Pour montrer la dynamique spatio-temporelle du mouvement de son émergence à ses derniers développements, des séries de cartes ont été élaborées. Leur analyse a conduit à dégager l'évolution de l'implantation du mouvement. Ces séries de cartes ont notamment fait apparaître un processus de diffusion mixte, jouant de la proximité et de l'action à distance, c'est-à-dire diffusant, d'une part, de proche en proche au sein de chaque site, et diffusant, d'autre part, par essaimage à distance par le jeu des recrutements.

Références :

Bédarida F. (2001), « Le temps présent et l'historiographie contemporaine », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, vol. 69, pp. 153-160.

Berthelot J.-M., Martin O., Collinet C. (2005), *Savoirs et savants. Les études de la science en France*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Science, histoire et société, 282 p.

Frickel S., Gross N. (2005), "A General Theory of Scientific/Intellectual Movements", *American Sociological Review*, vol. 70, n°2, pp. 204-232.

Communication B : « Le *spatial turn* comme outil de recherche en histoire des sciences : spatialités des réseaux scientifiques et militants des géographes anarchistes en Suisse et en Europe (19^e – 20^e siècle) »

Federico Ferretti – Département de Géographie et Environnement de l'Université de Genève, 40, Bd. Pont d'Arve, CH-1211 Genève 4, tél. +41 (0)22 3798978, Mail federico.ferretti@unige.ch

Cette communication s'inspire à la fois du tournant spatial, notamment des travaux de David Livingstone et Charles Withers sur les localisations et les circulations des savoirs scientifiques, et du *transnational turn* des sciences historiques, qui s'intéresse aux circulations internationales des acteurs et des concepts des mouvements politiques. Nous interrogeons dans ce cadre critique les spatialités des réseaux scientifiques et militants qui ont présidé à la conception d'une vision originale de la science européenne entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle. Il s'agit notamment de la géographie d'Élisée Reclus (1830-1905), Léon Metchnikoff (1838-1888), Michel Dragomanov (1841-1895), Charles Perron (1837-1909), Pierre Kropotkine (1842-1921) et d'autres, tous scientifiques et militants anarchistes à la fois.

Des historiens comme Constance Bantnam, Steven Hirsch, Davide Turcato, Lucien Van der Walt et d'autres ont récemment souligné la nature transnationale du mouvement anarchiste, qui s'est formé souvent à partir de noyaux de militants exilés ou émigrés pour des raisons économiques. Cette communication porte en particulier sur la double nature, scientifique et politique, du réseau des géographes anarchistes qui s'est formé en Suisse romande dès les années 1870 et 1880, notamment par la rencontre entre des Français, exilés après la Commune de Paris, et des Russes et Slaves réfugiés en tant qu'opposants du tzar.

À partir d'un corpus de sources éditées et inédites construit pendant plusieurs années de recherches doctorales et postdoctorales sur ces réseaux transnationaux, cette communication vise à interroger trois niveaux de leurs spatialités, pour comprendre comment chacune de ces échelles spécifiques a joué dans la production du savoir de la part des géographes cités, du point de vue à la fois des contraintes et des opportunités.

Le premier niveau concerne l'insertion de Reclus et collègues en Suisse, pays qui était en ce moment l'un des foyers d'accueil pour des réfugiés politiques de toute l'Europe, et dont les sociétés de géographie accueillaient ces géographes exilés avec tous les honneurs. Il faut alors

comprendre combien la dimension de la « Suisse internationale » a conditionné le travail d'un groupe de savants qui travaillaient à la *Nouvelle Géographie universelle* et animaient en même temps la *Fédération jurassienne* de la Première Internationale, considérée comme la première organisation anarchiste de l'histoire

Le deuxième niveau interroge la dimension européenne d'un réseau formé par Français, Suisses, Hongrois, Russes, Ukrainiens, avec cependant des correspondants dans toute la planète, pour comprendre leur proposition d'une Europe fédéraliste, qui était justifiée systématiquement par des raisons à la fois politiques et géographiques.

Le troisième niveau interroge les influences que les pays et les cultures d'origine peuvent avoir exercé sur ces savants : on vérifiera notamment l'hypothèse, avancée par David Livingstone, que les origines russes de Kropotkine et Metchnikoff ont été déterminantes dans la formation des conceptions qui les portent à construire la théorie de l'entraide, reconnue comme l'un des points principaux de croisement entre science et politique chez les géographes anarchistes.

Références :

C. Bantman, B. Altena (eds.), *Reassessing the transnational turn : scales of analysis in anarchist and syndicalist studies*, New York, Routledge, 2015

F. Ferretti, *Élisée Reclus, pour une géographie nouvelle*, Paris, Editions du CTHS, 2014.

S. Hirsch, L. Van der Walt (eds.), *Anarchism and syndicalism in the colonial and postcolonial world, 1870-1940: the praxis of national liberation, internationalism, and social revolution*, Leiden/Boston, Brill, 2010.

D. N. Livingstone, "Putting progress in its place", *Progress in Human Geography*, 2006 vol. 30 no. 5, p. 559-587.

Ph. Pelletier, *Géographie et anarchie, Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Paris, Editions du Monde Libertaire, 2013.

Communication C : « Des savoirs en espaces : Lyon et le Monde dans la deuxième moitié du XIX^e siècle »

Pascal CLERC, maître de conférences HDR en géographie, Université Claude Bernard Lyon 1 / ESPE, UMR 8504 Géographie-Cités / EHGO

Vers 1850, dans une ville où une large partie de l'activité industrielle et commerciale tourne autour de la soierie, une maladie du ver à soie impose une reconfiguration des espaces d'importation de la matière première. Au cœur de la Presqu'île, entre Saône et Rhône, les membres de la Chambre de commerce prennent les affaires en main. Il faut gérer la crise et pour cela mobiliser de nombreux savoirs sur le Monde.

La Chambre est un lieu de focalisation des savoirs. Des missions sont envoyées dans quelques régions stratégiques, en Asie principalement, et participent de la configuration d'un vaste espace de « comptoirs » lyonnais. Les savoirs sont rassemblés, imprimés et cartographiés.

La Chambre est un lieu de diffraction des savoirs. Elle s'appuie pour cela sur quelques relais, en particulier sur deux sociétés savantes : la Société d'Économie Politique et la Société de Géographie de Lyon et, de manière plus distante, sur deux institutions d'enseignement : l'École Supérieure de Commerce (ESC) et l'Université de Lyon. Les savoirs sont enseignés et exposés.

Ces lieux en réseau, ce réseau de lieux hiérarchisés, traitent de questions mondiales et coloniales dans un espace local resserré. Une vingtaine d'acteurs (individus) circulent, avec les savoirs, de lieu en lieu. La gestion des écarts est subtile : à chaque institution sa place, sa localisation physique et symbolique, sa manière de se tenir « à distance » dans un espace de proximité. Locaux de la Chambre, salle de réunion de la Société de Géographie, sièges des entreprises influentes, cafés

aux salons retirés : C'est là que les décisions se prennent , que les savoirs sont débattus, que des idées sont lancées. Ces proximités et les relations fortes, parfois familiales, qui existent au sein de ce petit groupe d'hommes participent de la diffusion efficace de valeurs et de savoirs.

Le local et le mondial. Le petit espace physique donne de la cohérence et de l'efficacité à la production et à la diffusion des savoirs mais n'apparaît pas comme une marque de faiblesse : les acteurs travaillent, agissent, voyagent, échangent à l'échelle du Monde. La proximité ne génère pas de l'enfermement ; ce réseau tire sa force et son influence de son ouverture.

Cette ouverture permet la diffusion d'une pensée du monde et la création d'un espace d'objectivité certes discontinu, mais sans commune mesure avec le petit territoire arpenté au quotidien par les acteurs locaux.

Cette étude de cas vise à éclairer la production des savoirs sur l'espace – géographique parfois – par leur spatialité : parce qu'être ici ou ailleurs n'est pas indifférent, parce que parler d'ici ou d'ailleurs non plus, parce que les proximités et les distances ne sont généralement pas le fait du hasard. Les lieux et les espaces participent de ce que sont les sciences, les savoirs et les idées, et en retour ceux-ci participent de la configuration des lieux, de leur place, physique ou symbolique, de leur situation en relation avec d'autres lieux.

Bibliographie :

BESSE J.-M., 2004, « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVI^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome*, Tome 116, n°2, p. 401-422.

BESSE J.-M., 2010b, « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts », *L'Espace Géographique*, n°3, p. 211-224.

BOURDIEU P., 2002, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 145, n°1, p. 3-8.

FONTAINES G., 2003, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

GLASSNER J.-J., 2007, « Les échelles du savoir », dans JACOB C. *Lieux de savoir 1. Espaces et communautés*, p. 917-923.

HEFFERNAN, M., 2011, « Learned Societies », dans AGNEW, J.A. et LIVINGSTONE, D. N., *The SAGE Handbook of geographical knowledge*, London : Sage, p.111-125.

JACOB C., 2007, « Sphères d'action », dans JACOB C., *Lieux de savoirs 1. Espaces et communautés*, Paris : Albin Michel, p. 845-853.

KLEIN J.-F., 2002, *Soyeux en mer de Chine. Stratégies des réseaux lyonnais en Extrême-Orient (1843-1906)*, Thèse d'histoire sous la direction de C. Prudhomme, Université Lyon 2 Lumière.

LIVINGSTONE D. N., 2003, *Putting Science in its Place. Geographies of Scientific Knowledge*, Chicago & London : University of Chicago Press.

VAN DAMME S., 2005, « Les sciences humaines à l'épreuve de la ville : les enjeux d'une archéologie des savoirs urbains (XVI^e-XX^e siècles) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°12, p. 3-15.

WITHERS C. W. J., 2009, « Place and the "spatial turn" in Geography and in History », *Journal of the History of Ideas*, vol. 70, n°4, p. 637-658.

Communication D : « L'apport du spatial turn en histoire de la géographie : circulations, réseaux et spatialités d'Alexander von Humboldt (1769-1859) »

Laura Péaud - Docteur en géographie, ATER à l'Université de Bretagne Sud, UMR 5600 EVS (laura.peaud@gmail.com)

Cette communication s'inscrit dans la perspective plus large du *spatial turn* et du *transnational turn*, en s'appuyant notamment sur les travaux de D.N. Livingstone et C. Whithers. Elle vise à interroger le parcours d'une figure de la géographie du XIX^e siècle, Alexander von Humboldt, en mobilisant une entrée spatiale. Celle-ci est envisagée comme complémentaire d'une approche internaliste, qui s'intéresse aux discours produits, et s'insère ainsi dans une perspective internaliste qui prend en charge le contexte social, historique et politique de production du savoir géographique. L'enjeu de cette communication est de montrer que l'entrée par les lieux, les réseaux, les circulations et tous les ressorts de la spatialité permettent de mieux saisir les enjeux épistémologiques des savoirs géographiques humboldtiens.

Cette approche par la spatialité peut être mobilisée à plusieurs niveaux, qui s'entrecroisent et se complètent les uns les autres :

- au niveau tout d'abord de la figure humboldtienne elle-même, en interrogeant les déplacements et les lieux de présence du géographe, en considérant en particulier ses appartenances institutionnelles et ses liens avec le politique ;

- au niveau des réseaux savants dans un second temps, en questionnant spécifiquement la nature et la spatialité des réseaux scientifiques auxquels Humboldt participe, qu'il anime. Cela ouvre l'analyse au champ des coopérations et interroge la dimension transnationale de la science géographique européenne, dans le cas présent ;

- enfin, cette approche peut concerner les savoirs géographiques eux-mêmes, en posant les questions suivantes : comment les savoirs produits par Humboldt s'inscrivent-ils spatialement (où sont-ils édités par exemple) ? Mais surtout, comment et vers quels types d'espaces circulent-ils ?

La figure humboldtienne est à ce titre très riche, puisque sa trajectoire personnelle et scientifique est à la fois fortement polarisée par quelques lieux centraux (entre France et Prusse notamment) en même temps que marquée par des mobilités incessantes. Alexander von Humboldt (1769-1859) est en effet un voyageur du monde, qui a parcouru l'Europe, l'Amérique et une grande partie de l'Asie (Gayet, 2006). Ces voyages sont à l'origine de ses intuitions géographiques et de l'élaboration de son *Kosmos*, l'aboutissement de sa carrière (Humboldt, 2004). De plus, il est de manière privilégiée au contact de deux sphères culturelles et politiques, la France et la Prusse. A partir de sa position d'entre-deux ou de passeur, il contribue largement à l'animation des premiers réseaux géographiques, à l'instar et avec l'aide de Carl Ritter par exemple.

C'est donc largement par les lieux et les circulations entre ces lieux qui ont fait l'objet de ses recherches que l'on peut comprendre le parcours humboldtien et relire sa production géographique. Cette communication s'attachera spécifiquement à une analyse des lieux fréquentés et parcourus et à l'insertion humboldtienne dans des réseaux savants.

Références :

BOURGUIGNAT, N., VENAYRE, S. (dir.), 2007, *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal : contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde Editions, 546 p.

ETTE, O., 2011, « Alexander von Humboldt : Wissenschaft im Feld transareale Wissenschaftsfelder in den Tropen », *Humboldt im Netz*, n°23.

GAYET, M., 2006, *Alexandre de Humboldt, dernier savant universel*, Paris, Vuibert, 412 p.

HUMBOLDT, A. de, 2004 [1845-1859], *Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung*, Frankfurt am Main, Eichborn Verlag, 935 p.

PÄBLER, U., 2008, « Alexander von Humboldt und die transnationale Wissenschaftskommunikation im 19. Jahrhundert », *Humboldt im Netz*, n°17.

**Symposium : « Des lendemains qui chantent à l'évidence convenue.
L'interdisciplinarité comme injonction, ressource et imaginaire ».
Coordinateurs : Géraldine Delley, Université de Neuchâtel, Serge Reubi,
CMB Berlin**

Il n'y a plus guère aujourd'hui d'organisme financeur de la recherche en Europe qui n'exige des requérants que les projets soumis soient interdisciplinaires (ou, avec ses variantes : transdisciplinaires, multidisciplinaire,...). Cette injonction constante à l'interdisciplinarité, promue au rang de condition nécessaire à une recherche digne de ce nom, frappe cependant immédiatement l'esprit, puisque ce qui devrait aller de soi est constamment rappelé. Tout se passe comme si cette exigence dont l'expression va de soi servait à rappeler à l'ordre des chercheurs toujours disposés à revenir à des pratiques disciplinaires. A ce titre, l'interdisciplinarité dans les sciences humaines semble un mot d'ordre plus institutionnel qu'épistémologique. Il va de soi, mais personne n'en définit les termes parce que son efficacité n'est pas cognitive mais financière. Ainsi l'interdisciplinarité est une chose absolument répandue (parce qu'elle rapporte), mais qui reste au fond assez mal identifiée (parce que son usage importe peu). Cela n'a pas toujours été le cas. Considérer l'interdisciplinarité comme la seule façon de pratiquer la bonne recherche date d'il y a peu : l'interdisciplinarité commence à être pensée dans l'immédiat après-guerre dans les organismes de recherche et est mis en œuvre dans les années 1960.

Ce symposium se donne pour but d'historiciser certaines dimensions de ce cadre conceptuel qui oriente fondamentalement la recherche tant par le recours à l'interdisciplinaire que par l'invention de nouvelles catégories (*area studies, gender studies, ...*) qui organisent la recherche. Nous souhaitons nous concentrer sur trois éléments :

1. les injonctions qui promeuvent l'interdisciplinarité apparaissent dès l'Entre-deux-guerres sous forme de recommandation de méthode et de bonne gestion financière. Cependant il s'agit de propositions *bottom-up*, produits de l'expérience de recherche de chercheurs. Après-guerre, la réorganisation de la recherche dans le cadre de larges organismes constitue une idéologie de l'interdisciplinarité qui est imposée par le haut aux chercheurs. Les modalités de constitution de ces injonctions diffèrent et il semble important d'explorer les incidences de ces différents discours interdisciplinaire sur leur diffusion et leur efficacité.
2. Dès ses premières apparitions pendant l'Entre-deux-guerres, le discours interdisciplinaire est pensé, sinon employé comme une ressource symbolique dans la promotion des carrières individuelles ou dans celle des disciplines. L'interdisciplinarité comme stratégie de redéfinition des limites des champs disciplinaires et savants se présente en effet très

vite comme un moyen de modifier ses positions dans les jeux de forces entre acteurs ou entre disciplines. A ce titre, un intérêt particulier sera porté aux mobilisations de nouvelles techniques ou méthodes dans l'usage de la catégorie « interdisciplinaire ».

3. Le discours interdisciplinaire n'est pas seulement lié pour des raisons stratégiques aux innovations technologiques ou méthodologiques : il s'en sert pour développer un imaginaire de modernité qui constitue une dimension centrale de son pouvoir de séduction. L'interdisciplinarité constitue en particulier dans l'après-guerre un symbole fort de la modernité scientifique qui a contribué à mettre à bas une forme de science qui a permis la seconde guerre mondiale. A ce titre elle est une panacée qui peut résoudre différents problèmes de la science moderne. Voilà pourquoi elle dispose, malgré le peu d'acquis qu'elle offre de ressources symboliques si importantes.

Interventions :

Reubi Serge, Berlin, « Technologie pacifique, ressource symbolique et attestation de modernité dans les sciences sociales françaises de l'Entre-deux-guerres. La photographie aérienne comme pratique interdisciplinaire exemplaire. »

Delley Géraldine, Neuchâtel, « Les promesses de l'atome et la tentation interdisciplinaire: le cas du 14C et de l'archéologie »

Emanuel Bertrand

« Le physicien et la philosophe : une *Nouvelle alliance* sans aucune hiérarchie disciplinaire ? »

En 1979, est publié en France un ouvrage retentissant de sciences humaines et sociales dont le titre n'hésite pas à puiser dans la symbolique biblique : *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*. Fait particulièrement original, les deux auteurs relèvent de deux champs disciplinaires *a priori* fort éloignés. D'un côté, Ilya Prigogine, né à Moscou en 1917 et prix Nobel de chimie en 1977, est un théoricien physico-chimiste belge internationalement reconnu, grand nom de la thermodynamique des processus irréversibles. Isabelle Stengers, née quant à elle en Belgique en 1949, est encore étudiante : après une licence en chimie, puis une licence en philosophie, elle a finalement choisi de faire une thèse en philosophie des sciences, sous la direction d'Ilya Prigogine, précisément. Dans cette communication, nous nous efforcerons d'abord de montrer de quelle « *nouvelle alliance* » il s'agit là. S'agit-il d'une alliance entre la science newtonienne et la thermodynamique, d'une alliance entre les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales, ou d'un essai de synthèse entre deux positions métaphysiques réputées antagonistes ? Nous montrerons également comment les auteurs restent prisonniers des frontières qu'ils entendent déplacer et dépasser, et comment ils perpétuent certaines hiérarchies entre les disciplines établies. Nous nous intéresserons aussi à la réception de l'ouvrage dans les milieux intellectuels, et à ce que les malentendus suscités par sa lecture nous apprennent sur l'état de la question des frontières disciplinaires dans ce moment précis de l'histoire des sciences. Enfin, nous tenterons d'articuler ce livre-événement avec ce qui a souvent été décrit comme un changement de paradigme - déjà largement amorcé au moment de la sortie du livre - dans la façon académique de parler des sciences, et, surtout, nous examinerons la place singulière que tient cet ouvrage dans le domaine des « *études sur les sciences et les technologies*. »

Bibliographie

Radu Balescu (2006), *Ilya Prigogine, sa vie, son œuvre* (Académie royale de Belgique, Bruxelles).

Jacques Monod (1970), *Le hasard et la nécessité* (Seuil, Paris).

Adolphe Pacault et Christian Vidal (1975), *À chacun son temps* (Flammarion, Paris).

Ilya Prigogine, « Métamorphoses de la science. Culture et science aujourd'hui », *Revue de l'université de Bruxelles* 1977/2, 233-262 (1977).

Ilya Prigogine et Isabelle Stengers (1979), *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science* (Gallimard, Paris).

Ilya Prigogine et Isabelle Stengers (1988), *Entre le temps et l'éternité* (Fayard, Paris).

Note biographique

Emanuel Bertrand est maître de conférences de l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris (ESPCI ParisTech) depuis 2003. Après avoir obtenu, en 2007, l'habilitation à diriger des recherches en physique (Université Pierre et Marie Curie), il inscrit désormais ses recherches dans le domaine des « études sur les sciences et les technologies », et dans le champ de l'histoire de ce domaine. Plus précisément, il s'intéresse à l'histoire des controverses philosophiques développées au sein de ce domaine, des années 1970 aux années 2000. Il est chercheur statutaire au Centre Alexandre-Koyré d'histoire des sciences et des techniques (CNRS/EHESS/MNHN) depuis janvier 2012 et chargé de cours à l'Université Paris-Dauphine depuis septembre 2013. Enfin, il est également chercheur associé à l'Institut de recherche interdisciplinaire en sciences sociales (CNRS/Université Paris-Dauphine) depuis janvier 2015.

Symposium : « La vie savante. Ce que la science fait à la vie (Anthropologie-ethnologie, XIXe-XXe siècles).

Christine Laurière, « Il faut savoir vivre dangereusement ». Portrait d'Arnold Van Gennep en ethnographe hors-champ

Arnold Van Gennep (1873-1957) fut un chroniqueur attentif de l'activité scientifique de son temps et des publications de ses pairs dans le champ anthropologique. À de nombreuses reprises, il raisonna la vie savante dans le cadre interprétatif de la vocation laïque, du sacerdoce, du sacrifice – mais également dans le registre de la passion, des affects, de la satisfaction narcissique, procurés par l'exercice d'un métier hautement individualiste et concurrentiel. Van Gennep lui-même trace le chemin de la méthode à employer quand il s'agit de s'atteler à une ethnographie des pratiques savantes – ce qu'il dit des faits ethnographiques exotiques ou anciens vaut pour les faits et gestes scientifiques : ils sont « vraiment la chair d'hommes vivants ». Les répercussions de la vie savante sur sa vie personnelle furent nombreuses. Il présentait sa découverte de la notion de rite de passage comme une « illumination interne » et son *Manuel de folklore français contemporain* comme « une œuvre de sentiment plus que de science abstraite », imparfaite mais suggestive. Sa vie durant, il fut absorbé dans l'ethnographie, écrivant qu'elle avait totalement bouleversé jusqu'à l'appréhension même de son quotidien. Dans le champ très étroit de la science de l'homme à Paris au début du vingtième siècle, les savants s'investissent sans compter mais ils le font parfois sans être reconnus à la hauteur de leur engagement, sans la récompense matérielle et symbolique que signe l'acquisition d'une situation professionnelle stable, dans une institution scientifique qui donne un sens et une place à leurs activités d'enseignement et de recherche. Ce fut le cas pour Van Gennep dont le grand drame, intime tout autant que professionnel, fut de n'avoir jamais pu gagner dignement et honorablement sa vie avec ses recherches – à 70 ans passés, il avouait gagner

moins qu'un de ses voisins ouvrier en bâtiment et tirer encore le diable par la queue, imposant de ce fait des conditions difficiles à sa famille.

Ce constat sera le fil rouge de mon intervention qui conduira à envisager l'institutionnalisation de l'ethnologie française du point de vue d'un personnage-clé qui en est aussi un perdant objectif mais non une victime consentante, un paria, comme le laisseraient penser certains travaux qui lui ont été consacrés. Au regard de ce qu'il fut, fit, dit et écrivit, il est impossible de faire d'Arnold Van Gennep un ethnographe maudit. Son irrévérence toute anarchiste envers les dogmes et les gens établis, les institutions, le système en général, en fait un perturbateur qui transgresse les codes de bonne conduite scientifique, qui les attaque frontalement, quitte à en payer le prix. Acteur offensif, franc-tireur au rôle salutaire, aux initiatives institutionnelles et éditoriales qui n'ont cessé de défier et aussi de stimuler les remaniements méthodologiques, théoriques, muséologiques tout au long des années 1900-1940, il occupa de ce fait un statut hors-champ assumé au quotidien, que ce soit dans sa vie familiale ou ses occupations professionnelles. On voudrait explorer ici quelques-unes des répercussions de cette vie savante vécue en marge des institutions.

Anthropologue, Christine Laurière est chercheuse au CNRS, spécialiste de l'histoire de l'anthropologie qu'elle enseigne à l'EHESP. Ses premiers travaux ont porté sur l'histoire de l'américanisme, l'institutionnalisation de l'ethnologie française, en prenant pour support le prisme biographique, à travers Paul Rivet, Georges Henri Rivière, Alfred Métraux, Arnold Van Gennep, Marcel Mauss, Jacques Soustelle, etc. Ses recherches actuelles se concentrent sur la fabrique du savoir ethnographique en situation coloniale, l'histoire des missions ethnographiques françaises et de la pratique de terrain, la professionnalisation du métier d'ethnologue, l'histoire des musées anthropologiques (en particulier le musée d'ethnographie du Trocadéro et le musée de l'Homme).

Publications récentes :

L'Odyssée pascuane. Mission Métraux-Lavachery à l'Île de Pâques (1934-1935), Carnet de Bérose 3, 2014 ; 1913. *La recomposition de la science de l'Homme*, Carnet de Bérose 7, 2015 ; « Le musée de l'Homme sous tensions (1938-1949) », dans un ouvrage collectif dirigé par Claude Blanckaert sur l'histoire du musée de l'Homme, octobre 2015 ; « Van Gennep et Mauss, une relation ombrageuse », in Daniel Fabre et Christine Laurière (dir.), *Arnold Van Gennep, le passant considérable*, éditions du CTHS, 2016.